

de vous payer avec ce chef-d'œuvre?... Apprenez que moi, lord Falston, je vous le défends!

— Mais, milord...

— Il n'y a pas de mais. Cette toile ira en Angleterre, si son auteur y consent.

— Moi? dit joyeusement le peintre, je ne refuse jamais un Mécène.

— En ce cas, acceptez sans compter.

Le riche Anglais tira de sa poche et étala sur la table une grosse poignée de pièces d'or; puis comme s'il craignait que le marché ne fût pas, il s'empara du tableau, se disposant à sortir.

— Un moment, milord, dit le peintre; je n'ai pas signé.

— Votre talent est votre signature, monsieur, et il a écrit de façon à me faire reconnaître le nom de *David Téniers*.

Là-dessus, lord Falston partit. L'hôtelier était pétrifié par la stupeur et le respect, en présence du grand artiste.

Cependant celui-ci ne put réprimer un franc éclat de rire.

— Allons, allons, mon brave homme, que votre stupéfaction cesse. Eh bien, oui, je suis David Téniers, et je sais qu'on a parlé de moi, mais j'espère qu'on en parlera bien davantage. En attendant, comme il faut que tout le monde vive, et comme il ne serait pas juste que ce pauvre joueur de cornemuse m'eût prêté gratis son visage, veuillez l'inviter de ma part à entrer, et à prendre un bon déjeuner que vous lui servirez, en lui disant de boire à la santé de David Téniers.....

En rentrant chez lui, le peintre fut fort étonné de trouver un message de don Juan d'Autriche, le gouverneur des Pays-Bas, qui l'invitait à se présenter au plus tôt au palais, et à y porter celles de ses toiles qu'il aurait à sa disposition.

— Vraiment, dit David, le proverbe a raison : *Un bienfait n'est jamais perdu*. C'est, je pense, le déjeuner payé au pauvre mendiant qui me vaut cette bonne fortune. Mais comment me présenter au palais? Je n'ai rien de fait; tous mes tableaux s'en vont dès qu'ils sont secs.

Il chercha un moment dans sa tête; aussitôt l'inspiration lui vint en lui dictant un portrait du prince lui-même. A peine avait-il entrevu deux ou trois fois le gouverneur, mais ce fut assez pour qu'il saisit parfaitement la ressemblance. Pourtant il s'y arrêta.

— Non, se dit-il, ceci aurait l'air d'une flatterie. Dieu me garde d'abaisser jamais mon caractère. J'aime la fortune; de bonne heure j'en ai compris le besoin; mais je puis la devoir à mon travail, et je rougirais de l'acheter par la bassesse.

Cependant, comme il désirait à juste titre répondre à la bienveillance du prince, il s'avisait d'un moyen tout particulier. Il possédait une petite toile de Rubens, que cet illustre artiste lui avait donnée, en témoignage d'amitié, avant de recommencer de nouveaux voyages. Il la copia à s'y méprendre; car tel était son talent, que, s'il s'appliquait à l'imitation, il prenait aux divers maîtres leurs secrets et leurs procédés les plus particuliers.

Quand l'œuvre fut bien achevée, Téniers se rendit au palais, où il fut immédiatement introduit auprès de don Juan d'Autriche et de l'archiduc Léopold-Guillaume, récemment arrivé à Anvers. Sa bonne mine, outre son talent, prévenait en sa faveur; il fut donc parfaitement accueilli.

( A Continuer. )

ALFRED DES ESSARDS.

## Le Langage Symbolique des Fleurs chez toutes les Nations.

Nous avons déjà vu que l'homme dans tous les temps avait singulièrement aimé et admiré les fleurs, et il devait en être nécessairement ainsi, puisque le but que le Créateur s'était proposé en les décorant de tant de charmes et de beautés avait été de plaire à l'homme et d'embellir le séjour dans lequel il l'avait placé.

Mais l'homme ne s'en est pas tenu là; toujours occupé dans son imagination à lier le moral au physique, il a encore choisi ces aimables productions de la nature pour être les interprètes de ses pensées, de ses sentiments et de ses affections; aussi a-t-il donné à la plupart d'entre elles un attribut particulier qui leur sert d'emblème ou de symbole. Il n'est pas même jusqu'à leurs couleurs dont il ne se soit emparé et qu'il n'ait admirablement fait servir à ce langage mystérieux. C'est ainsi que nous attribuons l'espérance à leur verdure, l'innocence à leur blancheur et la pudeur à leur teinte de rose.

Le langage symbolique des fleurs est beaucoup plus ancien qu'on pourrait le croire. Il est vrai que c'est surtout dans l'Orient et dans des temps non trop éloignées de nous qu'il a été en usage; mais toujours est-il vrai de dire que son origine remonte aux premiers âges du monde, et il ne faut, au reste, qu'ouvrir l'histoire pour en être convaincu. Aussi, à commencer par les Egyptiens, reconnus pour les plus anciens peuples de la terre, nous voyons que leurs prêtres présentaient à ceux qui venaient dans leurs temples, des fleurs et une roue qu'ils faisaient tourner rapidement. Par la roue ils voulaient faire ressouvenir de l'instabilité des choses humaines, et par les fleurs ils rappelaient la brièveté de la vie.

Tout le monde sait que les Mages venus de l'Orient pour adorer Jésus-Christ dans la crèche offrirent à cet Enfant-Dieu, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Par l'or, ils voulaient reconnaître sa royauté, par l'encens sa divinité et par la myrrhe son humanité.

L'histoire fait mention d'un usage très-répandu chez les anciens et qui consistait à placer sur la table des festins, un vase dont l'ouverture était cachée par des roses; ces roses étaient l'emblème gracieux de l'aimable discrétion qui doit suivre les joyeux propos échappés à la gaieté de la table. Malheur au profane qui eût osé découvrir le pot aux roses!

Les Grecs firent aussi un grand usage du langage des fleurs. Théophraste nous dit, dans ses *caractères*, que c'était une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendait des couronnes de fleurs.

Ces mêmes peuples mettaient aux portes des personnes mourantes des branches d'acanthé, et de laurier dans les cérémonies du mariage. Lorsque les futurs époux arrivaient au temple, le pontife leur présentait une branche de lierre, symbole du lien qui devait les unir.

A Sparte, les gens de guerre qui avaient bien fait leur devoir, étaient enterrés tout couverts de branches d'oliviers et d'autres arbres.

Les Romains ne dédaignèrent pas non plus ce gracieux et éloquent langage. On voyait, en effet, devant le temple élevé à Romulus deux myrthes, l'un réputé plébéien et l'autre patricien, qui par leur force ou leur langage alternative, étaient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

On représentait autrefois ainsi Diligence ou Acti-